

* Commentaires du 27 janvier 2013 *

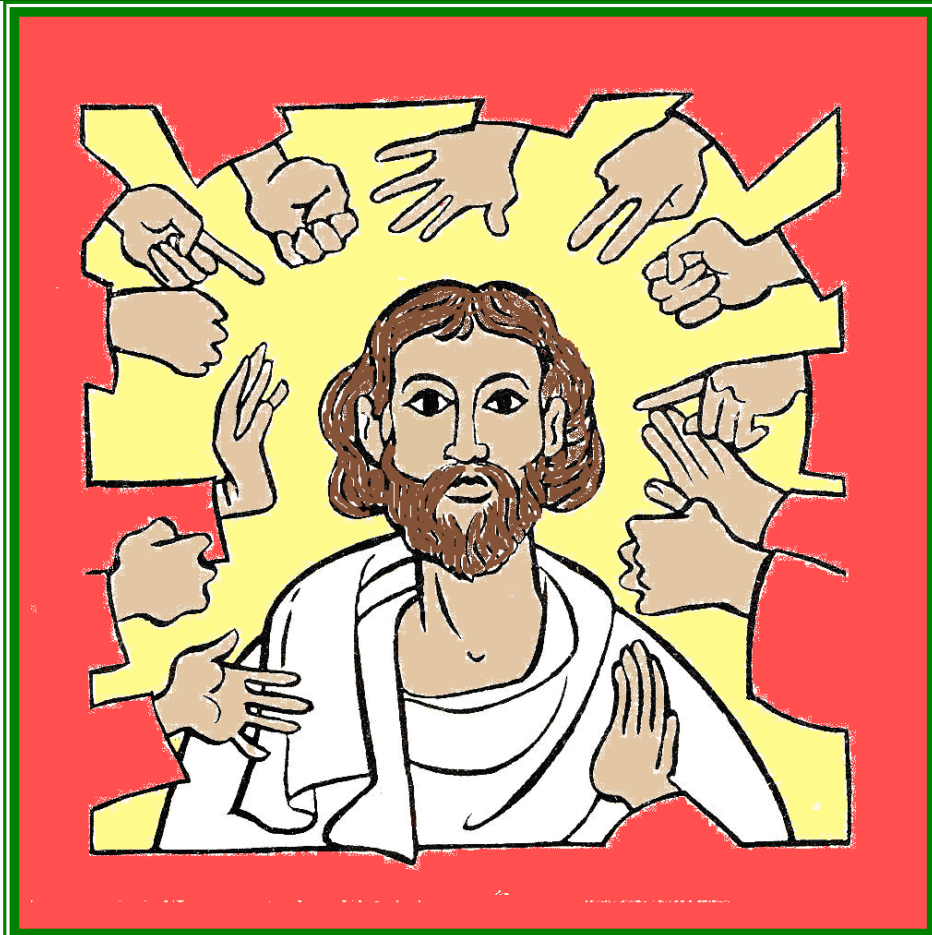


Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

4e dimanche du temps ordinaire, Année C :

» *Mais lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin* «



1. Les textes de ce dimanche

1. Jr 1, 4-5.17-19
2. Ps 70/71, 5-6ab, 7-8, 15ab.17, 19.6b
3. 1 Co 12, 31 - 13, 13
4. Lc 4, 21-30

Jr 1, 4-5.17-19

Lecture du livre de Jérémie

1.

⁰⁴ Le Seigneur m'adressa la parole et me dit :

⁰⁵ « *Avant même de te former dans le sein de ta mère, je te connaissais ; avant que tu viennes au jour, je t'ai consacré ; je fais de toi un prophète pour les peuples.* »

¹⁷ « Lève-toi, tu prononceras contre eux tout ce que je t'ordonnerai.

Ne tremble pas devant eux, sinon, c'est moi qui te ferai trembler devant eux.

¹⁸ Moi, je fais de toi aujourd'hui une ville fortifiée, une colonne de fer, un rempart de bronze, pour faire face à tout le pays, aux rois de Juda et à ses chefs, à ses prêtres et à tout le peuple.

¹⁹ Ils te combattront, mais ils ne pourront rien contre toi, car je suis avec toi pour te délivrer. Parole du Seigneur. »

REMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Jr 1, 4-5.17-19

I. (tiré de « L'intelligence des Écritures »)

Jérémie fut un très grand prophète à Jérusalem, on le sait ; ici, il nous dit sa vocation, son expérience spirituelle. Mais il faut d'abord se rappeler le contexte historique dans lequel il est intervenu. C'était une période extrêmement difficile de l'histoire du peuple juif. On ne sait ni la date de la naissance ni celle de la mort de Jérémie, mais on connaît à peu près les dates de sa prédication qui s'étend environ de 627 à 587 av. JC. ; c'est-à-dire une durée de quarante ans, ce qui est considérable ! Pendant ce temps-là, la situation politique a connu de grands bouleversements !

Les grandes puissances de l'époque, dans cette région tout au moins, sont l'empire assyrien, l'Égypte et bientôt Babylone. Le royaume de Jérusalem n'est qu'un tout petit pays coincé entre ces grandes puissances qui se disputent la domination sur tout le Moyen-Orient. Tantôt en paix, tantôt en guerre, mais toujours sous domination étrangère, le roi de Jérusalem ne sait pas bien quelle politique d'alliance adopter avec quelle puissance étrangère pour reconquérir son indépendance. En fait, il sera tour à tour vassal de ces trois puissances.

C'est dans ce contexte que Jérémie a entendu l'appel de Dieu : « Le Seigneur m'adressa la parole et me dit : Avant même de te former dans le sein de ta mère, je te connaissais ;

avant que tu viennes au jour, je t'ai consacré ». Jérémie a donc bien conscience de n'avoir rien décidé par lui-même, c'est Dieu qui l'a choisi ; le mot « consacrer » signifie « mettre à part » : de la part du Seigneur, cela équivaut à choisir, prédestiner. Et on sait que Jérémie a trouvé ce choix de Dieu bien exigeant ! En tout cas, depuis son premier instant, la vie tout entière de Jérémie a été orientée vers la mission confiée par Dieu. Entendons-nous bien : Dieu l'a « mis à part », comme il dit, mais c'est tout le contraire d'une mise à l'écart, d'un splendide isolement, d'une tour d'ivoire, comme on dirait aujourd'hui. Toute vocation, dans la Bible, est toujours une « mise à part » pour un service.

Un service qui, dans le cas présent, ressemble fort à un combat ! Car, à la lumière de sa vocation, Jérémie porte sur la monarchie et sur les autorités religieuses un jugement très sévère qu'on pourrait résumer en deux phrases : à la cour, le roi et les chefs politiques ne parlent que guerres, soulèvements, renversement d'alliances ; c'est-à-dire tout le contraire de la paix dont rêve le peuple. Quant au Temple, on ne se préoccupe que de belles liturgies, pendant que la justice sociale et la morale sont en pleine décadence ; on est donc en parfaite hypocrisie.

Au milieu de tout cela, le prophète doit être le porte-parole de Dieu ; il est là pour rappeler que la seule chose qui compte, la seule urgente, prioritaire, c'est l'Alliance avec Dieu, celle justement dont plus personne ne se préoccupe. Évidemment, ses vigoureuses remises en cause ne peuvent que soulever l'opposition ou, au mieux, la dérision. Dieu l'a bien prévenu : « Ils te combattront ». Et de fait, Jérémie a rencontré beaucoup d'opposition dans l'accomplissement de son ministère.

Le plus curieux dans cette histoire, c'est que pour cette tâche ingrate et qui exigeait beaucoup de courage, Dieu a choisi un jeune homme timide et « qui ne sait pas parler » (Jérémie le disait lui-même dans des versets qui ne font pas partie de la lecture de ce dimanche). Or il lui faudra parler, justement, crier, tempêter, prêcher... à temps et à contretemps, tenir tête à tout un peuple et à son roi. En plus, c'est un cœur sensible, et il sera profondément bouleversé par le malheur de sa patrie ; mais l'heure n'est pas à la mollesse : et il lui faudra consacrer toute son énergie à rappeler (sans le moindre succès) l'urgence de la conversion. « Oiseau de mauvais augure », annonceur de catastrophes, il sera détesté, méprisé, ridiculisé jusque dans sa propre famille.

Et pourtant, rien ni personne ne le détournera de sa mission : car Dieu est avec lui dans toutes ses épreuves. Lui qui se sentait si misérable, c'est vraiment en Dieu seul qu'il a trouvé sa force. À travers les quelques lignes de ce texte pourtant bien court nous devinons l'expérience spirituelle de Jérémie. Nous entendons là comme un écho des Béatitudes : « Heureux les pauvres de cœur... » C'est bien parce qu'il se trouvait pauvre que Jérémie a laissé Dieu l'envahir de sa force. Car si on lit attentivement ce texte, c'est bien Dieu qui est le principal acteur dans la vie de Jérémie, c'est lui qui a toutes les initiatives : « Le Seigneur m'adressa la parole et me dit ... Je te connaissais... Je fais de toi... Je t'ordonnerai... Je suis avec toi... » Quant aux images, elles montrent bien quelle force intérieure il a fallu à Jérémie : « Moi, je fais de toi aujourd'hui une ville fortifiée, une colonne de fer, un rempart de bronze, pour faire face à tout le pays, aux rois de Juda et à ses chefs, à ses prêtres et à tout le peuple. »

Des siècles plus tard, Jésus, lui aussi a présenté sa vie comme un combat ; et la nôtre aussi ; car l'annonce de la Parole de Dieu reste une tâche redoutable, tellement les pensées de Dieu sont loin de celles des hommes. Tellement les priorités de Dieu sont loin de celles des

hommes. Et pourtant, les croyants savent que le bonheur de l'humanité ne peut naître que lorsque nos pensées et nos priorités se seront enfin transformées. Lorsque les valeurs de l'Alliance (comme disait Jérémie), celles de l'Évangile, (dirons-nous aujourd'hui) seront pleinement respectées.

Mais la force d'un Jérémie, celle de Jésus, la nôtre résident dans la certitude que Dieu nous accompagne sans cesse dans ce combat : nous avons entendu la phrase de Dieu à Jérémie : « Ils te combattront, mais ils ne pourront rien contre toi, car je suis avec toi ». Plus tard, Jésus à son tour encouragera ses disciples en leur disant : « Confiance, j'ai vaincu le monde. »

Compléments

– Saint Paul dit de la même manière dans la lettre aux Galates qu'il a conscience d'avoir été « mis à part » dès le sein maternel et appelé par la grâce de Dieu : « Celui qui m'a mis à part depuis le sein de ma mère et m'a appelé par sa grâce a jugé bon de révéler en moi son Fils afin que je l'annonce parmi les païens... » (Ga 1, 15).

– Les auteurs du Nouveau Testament ont certainement plus d'une fois été tentés de faire le rapprochement entre Jésus de Nazareth et Jérémie. Quand ils nous rapportent les larmes de Jésus devant la mort d'un ami ou devant le destin tragique de Jérusalem ; quand ils racontent l'hostilité grandissante que Jésus a dû affronter ; quand ils rapportent certaines paroles de menace prononcées par lui, dans un style tout à fait comparable à celui des prophètes ; ou encore quand ils nous disent avec quelle résolution Jésus a quand même pris le chemin de Jérusalem au moment même où ses rares amis essayaient de l'en détourner à cause des risques trop évidents. Quant à Jésus lui-même, il pensait peut-être bien à Jérémie quand il a dit à la synagogue de Nazareth (Lc 4, évangile de ce dimanche) : « Nul n'est prophète en son pays. »

II. « Je fais de toi un prophète pour les peuples » *Article publié dans la revue Panorama (2007)*

Jérémie avait compris que sa mission débordait les frontières d'Israël et qu'il s'agissait d'une mission de service, comme le dit bien l'expression « pour les peuples ». Car si un prophète ne prédit pas l'avenir, il prêche, à temps et à contretemps, selon la formule de saint Paul : au nom de Dieu et au service des hommes, il analyse le présent. Il parle bien évidemment de l'avenir, non pas pour prédire des événements, heureux ou malheureux, mais pour ouvrir les yeux de ses contemporains sur les conséquences inévitables, heureuses ou malheureuses, de leurs actes.

Selon les circonstances, le prophète déploie deux sortes de discours : dans les jours de détresse, il trouve toujours les mots qui ravivent l'espérance ; dans les jours d'euphorie et de laisser-aller, là où fleurissent les manquements aux commandements de Dieu, et l'injustice sociale, il se fait véhément pour dénoncer, contester, mettre en garde. C'est le sens de l'expression : « *Tu prononceras contre eux tout ce que je t'ordonnerai.* » Il s'agit d'oser se prononcer contre des pratiques, non contre des personnes.

« Je suis avec toi pour te délivrer »

Devant une telle vocation, Jérémie avait été pris de peur. Alors il avait commencé par refuser cette nomination trop exigeante : « *Je dis : Ah ! Seigneur Dieu, je ne saurais parler, je suis trop jeune.* » Mais l'argument n'a pas convaincu Dieu ! Bien au contraire. À ce jeune homme apeuré, il a répondu : « *Ne dis pas je suis trop jeune. Partout où je t'envoie, tu y vas ; tout ce que je te commande, tu le dis ; n'aie peur de personne : je suis avec toi pour te libérer – oracle du Seigneur* » (Jr 1, 6-7). La suite nous laisse deviner quelle énergie il a dû déployer, car Dieu a ajouté : « *Ne tremble pas... Moi, je fais de toi aujourd'hui une ville fortifiée, une colonne de fer, un rempart de bronze, pour faire face à tout le pays, aux rois de Juda et à ses chefs, à ses prêtres et à tout le peuple.* » Autant dire qu'il était destiné à rencontrer de l'opposition !

Or on sait très exactement la date de sa prédication : « *De la treizième année du règne de Josias (jusqu') à la déportation de Jérusalem* » (Jr 1, 2-3), ce qui veut dire de 627 à 587 avant J.-C. Quarante années, au cours desquelles Jérémie a vu se succéder trois rois à Jérusalem : Josias jusqu'en 609, puis ses deux fils Yoyaqim et Sédécias, sans parler de deux autres rois qui n'ont régné que quelques mois. Sa mission a consisté à dire aux rois et à toutes les autorités politiques et religieuses leurs quatre vérités, des vérités pas toujours bonnes à entendre.

Qui aime les reproches, même mérités ? Bien souvent, les paroles de Jérémie n'ont pas été du goût de tout le monde. Beaucoup reconnaissaient en lui une inspiration, une force surhumaines, et le haïssaient d'autant plus. Il a été sans cesse persécuté, tourné en dérision. Mais il a tenu bon.

PSAUME : Ps 70/71, 5-6ab, 7-8, 15ab.17, 19.6b

Psaume 70

R/ Sans fin, je proclamerai ta victoire et ton salut.

⁰⁵ Seigneur mon Dieu, tu es mon espérance,
mon appui dès ma jeunesse.

^{06ab} Toi, mon soutien dès avant ma naissance,
tu m'as choisi dès le ventre de ma mère.

⁰⁷ Pour beaucoup, je fus comme un prodige ;
tu as été mon secours et ma force.

⁰⁸ Je n'avais que ta louange à la bouche,
tout le jour, ta splendeur.

¹⁵ Ma bouche annonce tout le jour
tes actes de justice et de salut.

¹⁷ Mon Dieu, tu m'as instruit dès ma jeunesse,
jusqu'à présent, j'ai proclamé tes merveilles.

¹⁹ Si haute est ta justice, mon Dieu,
toi qui as fait de grandes choses :

^{06c} Dieu, qui donc est comme toi ?
Tu seras ma louange toujours !

On pourrait croire que ce psaume parle du prophète Jérémie, dont nous avons un peu deviné l'expérience spirituelle dans la première lecture. Il pourrait signer sans hésiter, si j'ose dire ! Par exemple, lui qui était ébloui de son intimité avec Dieu, aurait parfaitement pu dire « *Seigneur mon Dieu, tu es mon appui dès ma jeunesse... tu m'as choisi dès le ventre de ma mère... tu as été mon secours et ma force.* » Mais en réalité, le psaume 70 n'a pas été écrit pour Jérémie. Nous entendons bien quelqu'un parler à la première personne, mais, comme toujours dans les psaumes, ce JE est collectif. Le psaume est écrit à la première personne du singulier, mais il faut s'habituer à lire « *nous, peuple d'Israël, avec toute l'expérience spirituelle qui est la nôtre depuis Abraham, depuis Moïse...* »

C'est l'expérience d'Israël qui est décrite sous forme de comparaisons, traduite en images, peinte comme le portrait d'un individu particulier. C'est ce que l'on appelle le phénomène du « *revêtement* » que nous connaissons bien : par exemple, nous avons déjà rencontré plusieurs psaumes dans lesquels Israël est comparé à un lévite, tellement heureux d'avoir été choisi pour le service de Dieu et du Temple : « *Seigneur, mon partage et ma coupe, tu es mon héritage...* » (Ps 15-16).

Ici, dans notre psaume d'aujourd'hui, c'est bien Israël qui parle : « *Seigneur mon Dieu, tu es mon espérance, mon appui dès ma jeunesse. Toi, mon soutien dès avant ma naissance, tu m'as choisi dès le ventre de ma mère. Pour beaucoup, je fus comme un prodige ; tu as été mon secours et ma force. Je n'avais que ta louange à la bouche, tout le jour, ta splendeur.* » On voit bien de quoi il s'agit, toute la longue expérience que le peuple élu a faite de la présence constante de Dieu à ses côtés, si j'ose dire.

Mais ces verbes au passé (par exemple « *Je fus comme un prodige* ») nous surprennent un peu ; on a envie de demander : « *C'est donc fini ?* » Alors il faut aller lire le reste de ce psaume ; et effectivement, le ton change : très clairement, ce psaume est écrit dans un moment de détresse. (Là on voit bien le danger de lire seulement quelques versets hors de leur contexte).

Dans les versets que nous ne lisons pas aujourd'hui, Israël est représenté comme une vieille épouse qui supplie celui qui l'a aimée quand elle était belle et jeune de ne pas l'abandonner. « *Aux jours de la vieillesse et des cheveux blancs, ne me rejette pas, ô mon Dieu.* » (v. 18).

Ce n'est pas l'image elle-même qui nous étonne : ce n'est pas la première fois que l'Alliance d'Israël est comparée à des fiançailles ou à un mariage. Mais ici, visiblement ce ne sont pas les joies du mariage qui sont évoquées ; à travers les lignes, on devine que l'épouse traverse une expérience douloureuse : celle de la vieillesse flétrie, abandonnée, en butte à l'arrogance de celles dont c'est le tour aujourd'hui d'être belles, adulées, aimées : « *Ne me rejette pas maintenant que j'ai vieilli ; alors que décline ma vigueur, ne m'abandonne pas.* » (v. 9).

Mais, bien sûr, il ne s'agit que d'une comparaison, les noces sont une manière de parler de l'Alliance que Dieu a conclue avec Israël ; ce qui est décrit comme l'abandon de la vieille épouse par son époux, c'est la période de l'Exil à Babylone. Là, effectivement, on a parfois

été tentés de croire que Dieu avait abandonné son peuple; et pendant ce temps, les ennemis d'Israël se frottaient les mains, en pensant qu'Israël serait bientôt rayé de la carte : « *Mes ennemis parlent contre moi, ils me surveillent et se concertent. Ils disent : Dieu l'abandonne ! ... Il n'a plus de défenseur !* »

Tout ceci donne à l'ensemble du psaume un aspect un peu curieux, parce qu'il est un mélange constant de supplication et de louange : au sein même de la détresse, de la vieillesse, du délaissement apparent, l'épouse garde espoir et ne cesse de faire des projets : « *Je dirai aux hommes de ce temps ta puissance, à tous ceux qui viendront tes exploits (18)... En toi, Seigneur, j'ai mon refuge : garde-moi d'être humilié pour toujours. Dans ta justice, défends-moi, libère-moi, tends l'oreille vers moi et sauve-moi. Sois le rocher qui m'accueille, toujours accessible ; tu as résolu de me sauver : ma forteresse et mon roc, c'est toi (1-3)... Toi qui m'as fait voir tant de maux et de détresses, tu me feras vivre à nouveau, à nouveau tu me tireras des abîmes de la terre, tu m'élèveras et me grandiras, tu reviendras me consoler. Et moi, je te rendrai grâce sur la harpe pour ta vérité, ô mon Dieu ! Je jouerai pour toi de ma cithare, Saint d'Israël ! Joie pour mes lèvres qui chantent pour toi, et dans mon âme que tu as rachetée !* » (20-23).

Domage que la liturgie ne nous propose pas ce psaume plus souvent et en entier de préférence. Car il comporte de multiples résonances avec notre propre expérience. Dans la souffrance, la maladie, le deuil, nous connaissons bien ce mélange de sentiments ; le cri de la détresse, d'abord : « *Mon Dieu, ne m'oublie pas, ne m'abandonne pas* » ; et aussitôt, la peur d'offenser Dieu, alors nous ajoutons : « *Mais je sais bien que tu ne m'abandonnes jamais* » ; ici le psaume dit : « *Tu as résolu de me sauver : ma forteresse et mon roc, c'est toi.* » (3)

Mais pour continuer à espérer, le croyant a bien besoin de se rappeler tous les points d'appui de sa foi : « *Mon Dieu, mon Rocher... Seigneur mon Dieu, tu es mon espérance, mon appui dès ma jeunesse (5)... (En ce temps béni) je n'avais que ta louange à la bouche* » (8)... Sous-entendu : je sais, j'affirme que ces jours bénis reviendront : « *Je revivrai les exploits du Seigneur en rappelant que ta justice est la seule... moi qui ne cesse d'espérer, j'ajoute encore à ta louange* » (14).

C'est tout ce mélange d'expériences douloureuses, de souffrance, d'aveu des faiblesses passagères, mais aussi de foi retrouvée et d'espérance indéclinable qu'il faut entendre à travers les lignes que nous lisons ce dimanche : « *Seigneur mon Dieu, tu es mon espérance, mon appui dès ma jeunesse.* »

On entend aussi dans ce psaume l'écho d'une autre expérience triste, celle de la flétrissure de l'amour : « *Je n'avais que ta louange à la bouche* » : l'épouse (traduisez Israël) reconnaît implicitement que sa tendresse (traduisez sa ferveur) l'a abandonnée ; les choses se sont gâtées... Alors il ne reste plus qu'à espérer l'indulgence de l'époux, traduisez encore : même si l'amour du peuple pour son Dieu s'est affaibli au long du temps, que Dieu lui, n'abandonne pas son épouse « *Aux jours de la vieillesse et des cheveux blancs, ne m'abandonne pas, ô mon Dieu.* » (18).

DEUXIÈME LECTURE : 1 Co 12, 31 - 13, 13

Première lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens

12.

³¹ (Frères,) parmi les dons de Dieu, vous cherchez à obtenir ce qu'il y a de meilleur. Eh bien, je vais vous indiquer une voie supérieure à toutes les autres.

13.

⁰¹ J'aurais beau parler toutes les langues de la terre et du ciel, si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante.

⁰² J'aurais beau être prophète, avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu, et toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien.

⁰³ J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien.

⁰⁴ L'amour prend patience ; l'amour rend service ; l'amour ne jalouse pas ; il ne se vante pas, ne se gonfle pas d'orgueil ;

⁰⁵ il ne fait rien de malhonnête ; il ne cherche pas son intérêt ; il ne s'emporte pas ; il n'entretient pas de rancune ;

⁰⁶ il ne se réjouit pas de ce qui est mal, mais il trouve sa joie dans ce qui est vrai ;

⁰⁷ il supporte tout, il fait confiance en tout, il espère tout, il endure tout.

⁰⁸ L'amour ne passera jamais. Un jour, les prophéties disparaîtront, le don des langues cessera, la connaissance que nous avons de Dieu disparaîtra.

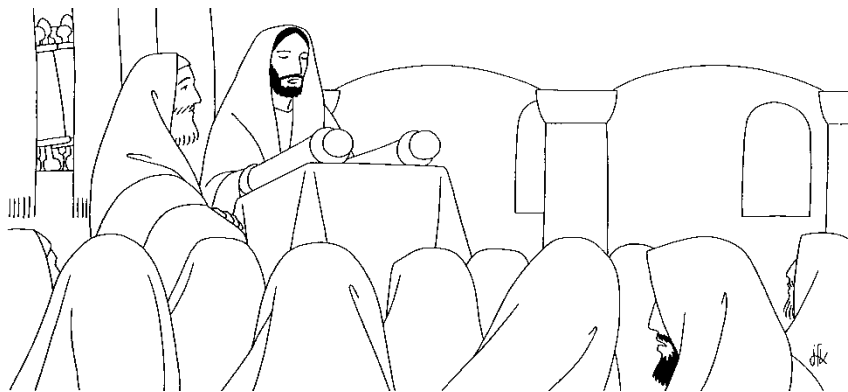
⁰⁹ En effet, notre connaissance est partielle, nos prophéties sont partielles.

¹⁰ Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel disparaîtra.

¹¹ Quand j'étais un enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Maintenant que je suis un homme, j'ai fait disparaître ce qui faisait de moi un enfant.

¹² Nous voyons actuellement une image obscure dans un miroir ; ce jour-là, nous verrons face à face. Actuellement, ma connaissance est partielle ; ce jour-là, je connaîtrai vraiment, comme Dieu m'a connu.

¹³ Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité.



DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : 1 Co 12, 31 - 13, 13

Dans les passages de la lettre aux Corinthiens que nous avons lus ces deux derniers dimanches, saint Paul énumérait les différents dons que l'Esprit Saint fait aux membres du

Corps du Christ dans leur diversité. Mais, dit-il, parmi eux il y en a un sans lequel les autres ne sont rien : c'est l'Amour. C'est lui qui donne valeur à tous les autres : ils ne nous sont donnés que pour mieux aimer.

Du coup, nous pourrions être tentés de lire ce texte comme une leçon de morale, comme un programme à remplir : « *Voilà ce que vous devez faire si vous voulez remporter la palme du plus bel amour.* » Mais en fait, avant de parler de nous, ce texte de Paul parle d'abord de Dieu, il contemple le mystère de l'amour de Dieu ; à chaque fois que nous rencontrons le mot « Amour » dans ce texte, nous pourrions le remplacer par le mot « Dieu ».

« *L'amour prend patience* » ; oui, Dieu patiente avec son peuple, avec l'humanité, avec nous, lui pour qui « *mille ans sont comme un jour, et un jour est comme mille ans* », nous dit Pierre (2 P 3, 8) ; oui, « *l'amour rend service* », il suffit de regarder Jésus laver les pieds de ses disciples (Jn 13) ; oui encore, « *l'amour (c'est-à-dire Dieu) ne garde pas rancune* » : le peuple d'Israël a eu maintes occasions d'expérimenter que lui qui a pardonné à son peuple sans se lasser tout au long de l'histoire biblique. Jusqu'au jour où sur le visage du Christ en croix, nous avons entendu les paroles suprêmes du pardon : « *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.* »

Et il ne nous a laissé qu'une seule consigne : « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* ». Heureusement pour nous, nous ne sommes pas laissés à nos seules forces pour cela, puisqu'il nous a transmis son Esprit : « *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné* » (Rm 5, 5). Ce qui veut dire que « *l'amour même de Dieu est répandu en nous* ». Voilà une bonne nouvelle, si nous voulons bien l'entendre. Alors ici, Paul fait l'inventaire du don qui nous est fait, le catalogue des possibilités infinies de dépassement qu'il nous offre : en quelque sorte, il nous dit : « *Voilà ce que l'amour vous rend capables de faire* ». Les quinze comportements que Saint Paul énumère dans son inventaire, loin d'être des utopies, sont les réalités étonnantes que l'expérience fait découvrir : réellement, on le sait bien, l'amour et l'amour seul permet à ceux qui aiment, à ceux qui s'aiment, d'atteindre des sommets de patience, d'oubli de soi, de douceur, de transparence, de confiance totale. C'est l'amour de Dieu, c'est-à-dire donné par Dieu, qui, seul, peut faire de nos communautés les témoins que le monde attend.

Paul insiste, c'est l'amour et lui seul qui fera de nous des adultes : « *Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel disparaîtra. Quand j'étais un enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Maintenant que je suis un homme, j'ai fait disparaître ce qui faisait de moi un enfant.* » On peut en déduire que toutes les autres qualités : la science, la générosité, et même la foi et le courage, le don des langues ou de prophétie, ne sont que des enfantillages au regard de la seule valeur qui compte, l'amour. Quand on pense à l'importance que les Corinthiens attachaient à l'intelligence, à la naissance, à la condition sociale, on mesure mieux l'audace des propos de Paul. Toutes ces soi-disant valeurs auxquelles nous tenons tant, nous aussi, ne sont que des balayures, comme Paul le dit ailleurs. Puisque même les plus grandes vertus ne sont rien si elles ne sont pas irriguées uniquement par l'amour de Dieu lui-même. Voilà qui remet les choses à leur place ; une fois de plus, on entend résonner les béatitudes : seuls les pauvres de cœur savent accueillir en eux les richesses de Dieu. Peut-être n'osons-nous pas assez compter sur ces possibilités infinies d'amour qui sont à notre disposition, pourvu que nous les sollicitons. L'Esprit est très discret, il attend peut-être que nous lui demandions son aide.

Évangile de Jésus Christ selon saint Luc

Dans la synagogue de Nazareth, après la lecture du livre d'Isaïe,

4.

²¹ Jésus déclara : « *Cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit.* »

²² Tous lui rendaient témoignage ; et ils s'étonnaient du message de grâce qui sortait de sa bouche. Ils se demandaient : « *N'est-ce pas là le fils de Joseph ?* »

²³ Mais il leur dit : « *Sûrement vous allez me citer le dicton : Médecin, guéris-toi toi-même. Nous avons appris tout ce qui s'est passé à Capharnaüm : fais donc de même ici dans ton pays !* »

²⁴ Puis il ajouta : « *Amen, je vous le dis, aucun prophète n'est bien accueilli dans son pays.* »

²⁵ *En toute vérité, je vous le déclare : au temps du prophète Élie, lorsque la sécheresse et la famine ont sévi pendant trois ans et demi, il y avait beaucoup de veuves en Israël ;*

²⁶ *pourtant, Élie n'a été envoyé vers aucune d'entre elles, mais bien vers une veuve étrangère, de la ville de Sarepta, dans le pays de Sidon.*

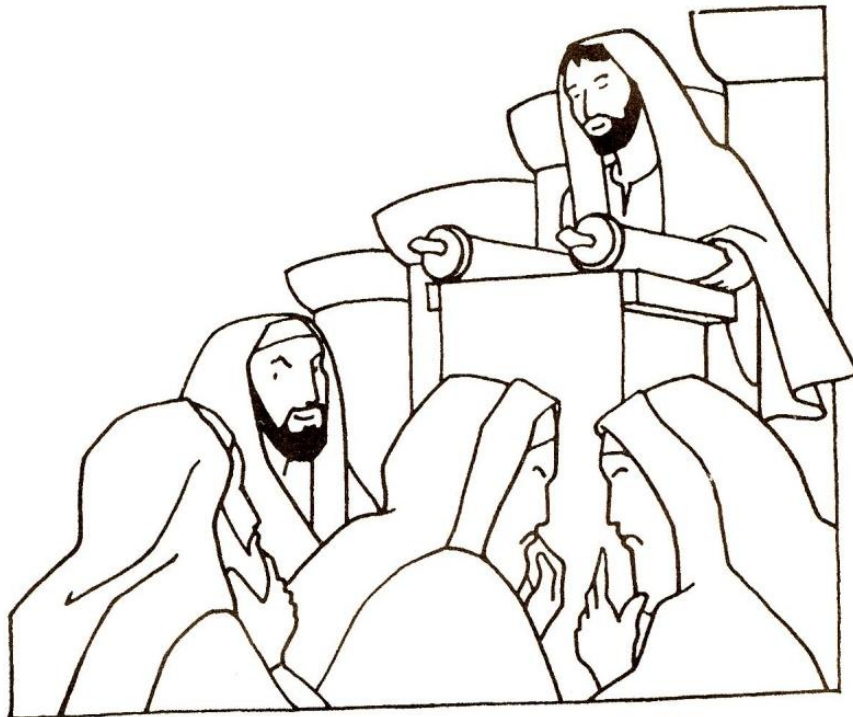
²⁷ *Au temps du prophète Élisée, il y avait beaucoup de lépreux en Israël ; pourtant aucun d'entre eux n'a été purifié, mais bien Naaman, un Syrien.* »

²⁸ À ces mots, dans la synagogue, tous devinrent furieux.

²⁹ Ils se levèrent, poussèrent Jésus hors de la ville, et le menèrent jusqu'à un escarpement de la colline où la ville est construite, pour le précipiter en bas.

³⁰ Mais lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin.

© AELF



« *Nul n'est prophète en son pays* » : apparemment, ce dicton n'est pas d'aujourd'hui, puisque Jésus en cite un tout à fait équivalent : « *Aucun prophète n'est bien reçu dans son pays* », au moment où il est justement dans son propre pays, Nazareth, où il a grandi.

Si on y réfléchit, tout est étrange dans ce texte : d'abord, pourquoi, alors qu'il vient d'arriver dans son village natal, après une tournée triomphale dans les villages de la région, pourquoi Jésus met-il le sujet sur Capharnaüm ? Si l'on peut parler de « tournée triomphale », c'est parce que dans le début de cet évangile que nous avons lu dimanche dernier, Luc disait : « *Lorsque Jésus, avec la puissance de l'Esprit, revint en Galilée, sa renommée se répandit dans toute la région. Il enseignait dans les synagogues des Juifs, et tout le monde faisait son éloge.* » Luc ne dit rien de plus précis jusqu'à présent, mais Jésus doit avoir eu vent d'une certaine jalousie dans le cœur de ses compatriotes de Nazareth ; d'après sa phrase « *nous avons appris tout ce qui s'est passé à Capharnaüm* », nous devinons qu'il y a déjà eu des miracles à Capharnaüm. Et les habitants de Nazareth attendent bien d'en voir autant.

Ensuite, deuxième étrangeté de ce passage, pourquoi ce retournement de situation ? Jésus vient de faire la lecture du texte d'Isaïe, il a tranquillement affirmé « *Cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit* », ce qui revient à affirmer « *Je suis le Messie que vous attendez* » et pour l'instant cela n'a soulevé aucun tollé. Luc nous dit simplement : « *Tous lui rendaient témoignage ; et ils s'étonnaient du message de grâce qui sortait de sa bouche. Ils se demandaient : N'est-ce pas là le fils de Joseph ?* » Et il suffira de quelques paroles de Jésus pour les rendre furieux, au point qu'ils voudront se débarrasser de lui, une bonne fois pour toutes. On peut donc se demander ce que Jésus a dit de si extraordinaire et pourquoi il a jugé bon de le dire. En fait, il leur a asséné une leçon qui est dure à entendre ; elle tient en deux points :

Premièrement, si j'ai pu faire des miracles à Capharnaüm, c'est parce que ses habitants avaient une autre attitude. La fin de l'histoire prouve bien que Jésus n'a vu que trop juste : la violence de la réaction de ses compatriotes laisse entendre qu'ils n'étaient pas prêts à accueillir les dons de Dieu comme des dons.

Le deuxième point revient à dire « *les païens sont plus près du salut que ceux qui se disent croyants* » : c'est ce qui se dégage des deux histoires d'Élie et Élisée. On trouve l'histoire d'Élie au premier Livre des Rois (1 R 17) : elle met en scène une veuve de la ville de Sarepta, en plein pays païen, la Phénicie ; Élie lui demande l'hospitalité, en période de sécheresse, et, malgré sa pauvreté, elle vient en aide au prophète étranger, dans lequel elle reconnaît un homme de Dieu. Cela a suffi pour qu'Élie accomplisse pour elle deux miracles ; d'abord il la sauve de la famine : on se souvient de la fameuse promesse d'Élie « *jarre de farine point ne s'épuisera, vase d'huile point ne se videra jusqu'au jour où le Seigneur donnera la pluie pour arroser la terre* ». Quant au deuxième miracle, c'est la guérison de son fils unique. Cette païenne a su se montrer accueillante à ce prophète étranger au moment même où il était un paria et un exclu dans son propre pays. Bien lui en a pris !

L'histoire d'Élisée, elle, se trouve au Deuxième Livre des Rois (2 R 5) : Naaman est un général syrien ; par malheur il est atteint de la lèpre ; il a eu vent des talents de guérisseur du prophète Élisée et se rend chez lui en grande tenue, bardé de cadeaux et de

recommandations. Mais Élisée le décevra un peu ; c'est seulement quand il aura accepté de se plier humblement aux ordres du prophète qu'il sera guéri : « *Va ! Lave-toi sept fois dans le Jourdain.* » Il se soumet donc et il descend jusqu'au Jourdain : geste très simple qui lui paraît dérisoire, à lui, général, favori du roi de Damas... mais geste symbolique d'humilité et de soumission au prophète du Dieu d'Israël. On connaît la suite : il est guéri et bien sûr il se convertit au Dieu d'Israël.

Une païenne (la veuve de Sarepta), un général ennemi, païen, lépreux (Naaman) : aucun des deux ne peut prétendre avoir des droits sur le Dieu d'Israël... et ce sont ces pauvres qui ont été comblés ; Jésus n'ajoute pas, mais tout le monde comprend : « *À bon entendeur salut* ».

En quelques lignes, nous avons ici un raccourci de la vie de Jésus : « *Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu* » dira saint Jean ; Luc le dit ici à sa manière en opposant l'attitude de Nazareth, sa ville natale, et celle de Capharnaüm (où il était au départ un inconnu), et cette opposition en préfigure une autre : l'opposition entre l'attitude de refus des Juifs (pourtant les destinataires du message des prophètes) et l'accueil de la Bonne Nouvelle par des païens ; comme la veuve de Sarepta, comme le général syrien Naaman, ce sont les non-Juifs qui feront le meilleur accueil au Messie. Mais la victoire définitive du Christ est déjà annoncée, symbolisée par sa maîtrise sur les événements : « *Lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin.* »

